

INTIMITÉ, IDENTITÉ ET CRÉATIVITÉ 3.0

Un texte de [Marie Maertens](#)

**PORTRAIT D'UNE GÉNÉRATION
DE JEUNES ARTISTES FÉMINISTES
DONT L'UTILISATION DES OUTILS
DIGITAUX A CRÉÉ DES ESPACES
D'EXPRESSION DÉCLOISONNÉS.**

ANTIDOTE

À la dernière rentrée de septembre et accompagnant de nouvelles publications universitaires, nombre d'articles de presse sont revenus sur la question de certaines identités queer, appelées « troisième sexe ». Au même moment, je commençais à approcher des artistes en majorité nés à la fin des années 1980 ou au début des années 1990, travaillant à l'invitation d'un projet fait par la galerie parisienne le Cœur. Le patronyme du lieu, ajouté à la fête des amoureux - quand l'exposition aurait lieu - et à cette actualité journalistique accentuant la question des genres, ont orienté ma réflexion sur le sexe et l'amour aujourd'hui.

Les sentiments sont-ils transformés à l'ère des réseaux sociaux ? Changent-ils l'orientation de nos désirs ? Nous rendent-ils plus libres ou permettent-ils de glisser vers davantage d'ambiguïté ? Car l'observation de cette nouvelle génération de plasticiens donne plutôt à voir une absence de différenciation nette des catégories et un indéterminisme qui se positionnerait en nouvelle loi du genre : le quatrième sexe. Est néanmoins décuplée la notion de plaisir, la jouissance de réaliser les œuvres, associée à la décomplexion de s'afficher. Mais au final : à beaucoup en montrer, en dit-on plus ?

ANTIDOTE

SE REGARDER À L'HEURE DES RÉSEAUX SOCIAUX

Prenons une jeune fille d'aujourd'hui. Estimant que Facebook est désormais totalement ringard, elle aura un compte Instagram très actif. Si elle est artiste, elle utilisera probablement cette application comme prolongation d'une partie de son travail, mais encore comme nouvel outil de communication. Les Américaines ont été les premières et des plasticiennes avant-gardistes comme Petra Cortright, Amalia Ulman ou Molly Soda ont permis de faire rentrer Instagram au musée, parfois en s'inscrivant dans la démarche introspective initiée dès le départ par l'art vidéo, et y dévoilent plus ou moins leur vie privée. Quant à Chloe Wise (Canadienne née en 1990), elle publie au minimum un post par jour, photographie ses œuvres, se filme dansant le dernier jour de son exposition, s'immortalise aux côtés d'un artiste célèbre, mixant la vivacité de ses contenus à une très efficace autopromotion. L'artiste nourrit un rapport ambigu à son image, en s'affirmant féministe, tout en jouant avec des codes à priori superficiels. Ainsi, en mêlant mode (les marques sont même citées), totale autodérision dans la mise en scène et activisme politique, l'Instagram de Chloe Wise est une réelle partie de sa création artistique, loin d'un simple contenu d'information ou d'un biopic du quotidien. Ce qui semble être déballé, ouvert, transparent, ne dévoile en réalité rien de plus que ce que l'artiste veut en dire. Montrer pour mieux cacher, une force de notre époque : à croire que Instagram aurait été inventé par des célébrités pour être en paix avec leur public, causant la faillite de nombreux paparazzis - ce que ce réseau a déjà réussi à faire.

LA FABRIQUE DE L'INTIME

Si justement, cette nouvelle génération se permet de se créer un personnage et de fictionnaliser la vie qu'elle souhaite montrer, les réseaux sociaux lui donne la possibilité d'en accentuer de nouvelles parties.

En témoigne le compte Instagram d'Apolonia Sokol, peintre d'origine polonaise née en 1988, qui a grandi au Danemark et vit en ce moment à Paris. Son engagement féministe se devine autant dans son travail, dans son utilisation des réseaux sociaux, et dans ses implications politiques : dans son choix obsessionnel de ses modèles, à majorité du « beau sexe » ; dans son accompagnement du mouvement Femen en France ; et dans ses portraits 3.0 de son entourage et d'elle-même, destinés à n'être visualisés que sur écran de téléphone. C'est ainsi qu'elle affiche sa conviction première : « *aimer les femmes, les soutenir et choisir de mettre en avant des informations importantes ou les combats d'égéries fortes* ».

Un documentaire cinématographique qui devrait sortir courant 2017 retrace cette complexité, sa vie, des secrets de fabrication de son travail au plus intime de sa chair. Dans un entretien téléphonique, elle commence par dévoiler que ses parents se sont filmés en train de la féconder, rappelant qu'à l'époque, avec le nouvel usage vulgarisé des caméras, de nombreux enfants de cette génération ont été immortalisés dès leur plus jeune âge, mais rarement dès le départ de l'embryon... « *Un jour, quand j'avais 16 ans, j'ai découvert une cassette sur laquelle il était inscrit "À ne pas regarder avant tes 18 ans"... Évidemment, je l'ai mise dans le magnétophone, et découvert le petit appartement dans lequel*

j'ai grandi. Ma mère parle à la caméra en disant qu'ils habitent ici et vont me concevoir. Dans la deuxième scène, ils sont dans la chambre à coucher qui se trouve être la même pièce que la première, mais dont ils ont changé le décor, en y apposant du tissu rouge. On les voit s'accoupler, puis ils éteignent la caméra et l'on passe à une scène où, enceinte, elle me parle, tandis que je suis dans son ventre. Cela continue jusqu'à mes huit ans... »

En parallèle, un documentaire a commencé depuis dix ans, initié par une production danoise dont le propos était de s'intéresser, aux débuts, à une adolescente ultra-féministe et très sexuée, mais comme je suis devenue peintre entre-temps, cela a également évolué vers un film sur mon activité. Mon personnage, Apolonia Painter, qui est aussi mon nom sur Instagram est donc pour moi un vrai personnage en soi.

Ce documentaire sera le tout premier découvrant un peintre dès le berceau et se révélera, dans la démonstration de la construction du travail et le processus d'élaboration des tableaux, très intime. On y découvrira aussi un univers strictement féminin, même si « des hommes et des amants y passent », un matriarcat dominant, constitué de la famille et des amies artistes, également mis en avant sur les réseaux sociaux, jettant des ponts entre cette découverte de l'intimité, les outils actuels et son engagement pluridisciplinaire.

Elle n'est pas la seule à brouiller les frontières entre vie personnelle, image et création. Lisa Signorini, qui réalise des dessins en relisant les codes classiques des représentations érotiques ou fétichistes et les mâtinant d'esprit surréaliste en fait autant. On retrouve également son effigie ou ses œuvres sur l'Instagram d'Alexandra Marzella, à la fois

actrice, modèle, muse qui se dit tout autant travailleuse du sexe, qu'avocate ! Suivie par plus de 68 000 abonnés, elle y affiche et affirme sa vie, se déclare féministe. Sur son site éponyme suivi de l'indication - In Real Life -, reproduit une situation d'entretien journalistique. À la question, « *Pensez-vous que la manière dont sont vues les femmes et la sexualité féminine progresse ?* », elle répond : « *Oui, Internet est incroyable et a fait tomber de nombreuses barrières.* »

Née dans les années 1990 comme ses consœurs, elle se sent plus libre d'exprimer sa sexualité, toujours via Internet. Pourtant dans cette absence de normes inédite, une question se pose : si je suis une femme artiste, mon identité fait-elle mon genre ?

UN ART SANS FRONTIÈRES

Alors que le féminisme des années 1970 permet l'éclosion des droits sexuels des homosexuels, ce nouveau courant défend l'absence de proclamation d'une identité sexuelle définie et d'un art aux normes genrées.

Ainsi, la très jeune plasticienne Agata Ingarden, née en 1994, est polonaise d'origine et vit entre Paris et New York. Actuellement en résidence dans cette ville, elle dévoile qu'à ses débuts, elle ne voulait pas réaliser ce qui aurait pu être assimilé à de l'art conçu par une artiste femme et s'était donc attelée à des travaux considérés comme étant des archétypes masculins. « *J'ai toujours souhaité que les gens regardent mes réalisations sans savoir si j'étais une fille ou un garçon, mais plutôt comme un artiste sans genre. Même si la sexualité et la féminité ont une influence évidente sur les œuvres, plus jeune, j'essayais de*

Owena La Guichard Chemise et pantalon en coton. Koché. Faussees babouches Louis Vuitton.



les cacher et je travaillais avec des moteurs, des machines ou des constructions qui pouvaient sembler associés à l'idée de virilité. Aujourd'hui, j'accepte cette dualité dans ma personnalité, mon esprit, mes vêtements. Cela varie de jour en jour, mais il n'est pas besoin de donner des étiquettes. » Si on reconnaissait, dans ces premiers travaux, le regard admiratif qu'elle a pu porter envers des sculpteurs comme Dewar & Gicquel, elle affirme qu'elle a depuis assumé de réintroduire une certaine féminité et quitter ces archétypes masculins. La féminité signifie-t-elle, par ailleurs, développer un rapport plus sensuel et direct dans l'approche du matériau ? Car aujourd'hui Agata Ingarden « cuisine » ses sculptures, notamment en employant, du sucre qu'elle fait évoluer en caramel, se démarquant de ses travaux passés, ou elle travaillait davantage la céramique et la terre. Au-delà de réaliser des sculptures tactiles, sensuelles, elle induit même l'envie de lécher ses œuvres et de s'en emparer totalement. À propos d'une exposition à la Cooper Union School, de New York, dans laquelle elle avait installé ses caramels saillants, elle disait ne plus en avoir le contrôle. « *J'ai été dépassé par mes sculptures* », conclut-elle. Ultime lâcher-prise pour mener aux plaisirs...